

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1850-1857 : Une nouvelle posture publique établie, académies et salons](#)[Collection](#)[1852 \(1er juin-13 novembre\) : Guizot historien, liberté de ton et d'analyse](#)[Item](#)[Val Richer, Samedi 9 octobre 1852, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

Val Richer, Samedi 9 octobre 1852, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

[Amis et relations](#), [Circulation épistolaire](#), [Diplomatie \(Russie\)](#), [Discours du forum intérieur](#), [Empire \(France\)](#), [Famille royale \(France\)](#), [Femme \(santé\)](#), [Mort](#), [Politique \(Analyse\)](#), [Politique \(France\)](#), [Santé \(Dorothée\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date 1852-10-09

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

Langue Français

Cote 3401, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 15

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

Val-Richer, Samedi 9 oct. 1852

J'ai écrit sur le champ à Aggy, directement et par la poste. Je crois que je lui ai dit ce qu'il faut lui dire. Le premier moment doit avoir été l'envie d'aller passer

quelques jours auprès de Marion ; mais j'espère qu'elle n'aura pas tardé à sentir que vous avez bien plus besoin d'elle que Marion, et qu'il y a pour elle, bien plus de devoir à rester près de vous. Marion lui-même ou je serais bien trompé, le lui demandera, si elle ne l'a déjà fait. En tous cas, je suis bien aise que le père soit si positif.

Pauvre Fanny ? Si elle n'avait pas été malade, et si malade depuis si longtemps, sa mort me frapperait, comme toutes les jeunes morts. Il semble qu'on ne doive être rappelé qu'après avoir fourni sa course et bu sa coupe. Mais qui sait pourquoi nous sommes rappelés, et pourquoi nous avons été envoyés ? Il faut vivre, et mourir sans savoir et avoir foi sans savoir.

Les hésitations et les procrastinations sur l'Empire ne m'étonnent pas et n'y feront rien. Cet homme est un singulier mélange de fatalisme et de prudence ; il va à son but aussi certainement aussi irrésistiblement qu'un boulet de canon, mais à pas comptés et en s'arrêtant souvent. Je ne crois pas que le temps d'arrêt puisse être long aujourd'hui ; ce serait une duperie, et un ridicule ; quoi qu'on puisse recommencer les mouvements arrangés. Celui-ci a été arrangé sur une trop grande échelle pour qu'on soit aussi sûr du second coup que du premier ; surtout le premier ayant manqué en bien des endroits. Rien après tout ce bruit serait de la timidité plus que de la prudence. Enfin nous verrons.

Peu importe la persuasion de [Kisseleff] en partant ; elle ne réglera, ni l'événement à Paris, ni la conduite de l'Empereur à Pétersbourg. Et j'espère pour l'honneur de sa sagacité, que [Kisseleff] ne sera pas partout aussi affirmatif.

Quand l'Empire sera fait, viendra la question de la guerre sur laquelle nous aurons les mêmes hésitations et les mêmes procrastinations que sur l'Empire. Probablement plus encore, car le fossé à franchir sera bien plus profond, et nous serons plus près du bord.

J'ai quelques raisons de croire que Morny est plus que jamais dans l'intimité sérieuse du Président, et qu'avant de partir pour son voyage, le président l'a entretenu de toutes les chances possibles de l'avenir, comme on entretient son confesseur et son exécutant testamentaire.

Je doute que Morny et Fould soient aussi bien ensemble qu'ils en ont l'air. On espérait à l'Elysée que le Roi Léopold appellerait M. Lehon pour lui faire un cabinet, et on s'en promettait des merveilles. Il y a là un mécompte ministériel par dessus l'humeur diplomatique.

J'ai reçu ce matin une lettre très amicale de M. le duc de Nemours à qui j'avais écrit quatre lignes de condoléance respectueuse sur l'accident de Mad. la Duchesse d'Orléans. Il me dit qu'elle est bien : " Elle me fait dire elle-même, par dictée, que le repos auquel elle est forcément assujettie aura fait du bien à l'état général de sa santé. L'accident de voiture a été de la nature la plus sérieuse, and the escape is a very narrow one, comme on dit dans ce pays-ci. Le voyage de la Reine n'a donc pas été déterminé par ses alarmes, mais par les sentiments d'affection, de bonté et de charité que vous savez exister en elle. "

Adieu, Adieu.

On me dit que vous êtes contente du régime d'Andral et que vous lui trouvez de l'esprit. J'en suis bien aise et vous avez raison. Adieu. G

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), Val Richer, Samedi 9 octobre 1852, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1852-10-09

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 01/01/2026 sur la plate-forme EMAN :
<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/4496>

Informations éditoriales

Date précise de la lettreSamedi 9 oct. 1852

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 09/09/2022 Dernière modification le 18/01/2024

chacun d'eux de la retenir, et l'autre
d'eux d'aller à leur pere.

3401
Val Riche. Sam. 9 Oct. 1852

J'ai écrit sur le champ à
Aggy, l'ordonne ce que la poste. Je crois
que je lui ai dit ce qu'il faut lui dire, de
premier momen doit avoir été l'avis d'aller
passer quelques journs auprès de Marion; mais
je suppose qu'elle n'aura pas tardé à sentir que
vous aviez bien plus besoin d'elle que Marion,
et qu'il y a pour elle, bien plus de devoirs
à rester près de vous. Marion lui-même,
ou je serai bien trompé, le lui demandera,
si elle ne l'a déjà fait. En tout cas, je suis
certain, aise que le père soit si positif. Sauve
Fanny ! Si elle n'avait pas été malade, et
si malade depuis si longtemps, sa mort me
frapperait, comme toute la famille morte.
Il semble qu'on me l'oublie être rappelé,
qui après avoir fourni la course et la
coupe. Mais qui sait pourquoi nous
l'oublie rappeler, et pourquoi nous avons
été envoys ? Il faut vivre et mourir sans
savoir, et avoir fait sans savoir.

Les hésitations et les prévarications

Sur l'Empire ne métamorphose pas et n'y feront rien. Ces hommes ont un singulier mélangé de fatalisme et de prudence ; il n'a à son but aussi certainement, aussi vise à l'obtention qu'en bout de canon, mais à pas compté qu'en s'arrêtent souvent. Je ne crois pas que le ton d'arnett puisse être long aujourd'hui ; ce devrait être un déperis de son caractère, qu'on puisse reconnaître le mouvement arrêté, celui-ci a été arrêté sur une trop grande échelle pour qu'on soit aussi sûr du second coup que du premier ; il échoue le premier ayant manqué au but de sa devise. Ainsi après tout ce bruit, devrait de la timidité plus que de la prudence. Enfin nous verrons. Peu importe la persistance de K. en partant ; elle ne réglera ni l'édification à Paris, ni la conduite de l'Empereur à Petersbourg. Et j'espére, pour l'homme de sa sagacité, que K. ne sera pas partout aussi affirmatif.

Quand l'Empire sera fait, viendra la question de la guerre, sur laquelle nous aurons le, même, hésitation et de

nos, procrastinations que sur l'Empire. Probablement plus encore, car le faveur à franchir sera bien plus profond et non moins, plus près du bon.

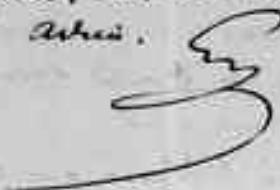
J'ai quelques raisons de croire que Modry est plus que jamais dans l'intimité d'Elie de Rothschild, et qu'avant de partir pour son voyage, le Président l'a entretenu de tout ce, comme possible de réussir, comme on entretient les confesseurs de son exécution testamentaire. Je doute que Modry et Bouët soient aussi bien ensemble qu'il en est vrai.

On espérait à l'Élysée que le Roi le rappellerait M^e Litton pour lui faire un cabinet et on son promettait de, nécessaire. Il y a là un mécompte ministériel par dessus l'heure diplomatique.

J'ai reçu ce matin une lettre très amicale de M^e le duc de Nemours à qui j'avais écrit quatre lignes de condoléance respectueuse sur l'accident de M^e la duchesse d'Orléans. Il me dit qu'elle est bien. " Elle me fait dire elle-même par l'intermédiaire, que le repos régulier qu'il sera forcément assujetti aura fait le bien à l'état général de sa santé. L'accident de

voiture a été dans la nature la plus sûre, and
the escape was a very narrow one, comme on
dit dans le pays. ci. Le voyage de la Reine
n'a donc pas été déterminé par ses alarmes,
mais par les sentiments d'affection, de bonté et
de charité que vous savez existent en elle."

Adieu, Adieu. On me dit que vous êtes
contente du régime d'Audraud et que vous lui
trouvez de l'ospitalité. Vous faites bien cette et vous
avez raison. Adieu.



3402
Var Adieu - Dimanche 10 Oct. 1852

Lis-je, si vous avez des yeux ou
de la patience pour lire, les discours
adressés au Président par l'évêque de
Lavaur et l'archevêque de Toulouse, et
le Renvoi Président de la Cour d'appel de
Toulouse ; ils sont remarquables par la
mesure politique gardée au milieu des
expressions de la reconnaissance et de
la louange. C'est le langage sincère et
réfléchi d'hommes d'âge. Dans mes
tristesses sur mon pays, je prends plaisir
à rencontrer quelques actes ou quelques
paroles qui m'en soulagent un peu.

J'ai aujourd'hui le plus beau ciel et le
plus beau soleil possible. Je me promène.
Il a fait froid cette nuit, de la glace. Je
ferai autre chose demain matin, orange. Si le
froid établit, nous aurons du bon temps.
Nous avons depuis deux mois un temps
assez mauvais que triste. J'espère que
celui-ci nous vaudra mieux. C'est un